Georgeon François et Hitzel Frédéric (éd.), *Les Ottomans et le temps*.

Leyde-Boston, Brill (The Ottoman Empire and its Heritage, 49), 2012, xi + 387 p.
ISBN : 978-9004211322

« Le plus secret, le plus déterminant des éléments qui ont contribué à transformer Istanbul et à jeter ses habitants dans la confusion, ce fut l'intrusion dans nos vies de l'heure occidentale [...]. Dans ce pays, avant qu'il ne s'accoutume à l'horloge occidentale, nul ne connaissait le « jour » de vingt-quatre heures, ce monstre énorme, aux extrémités noires de l'obscurité des nuits [...]. Nous avions une journée de douze heures, facile à vivre, légère, brève, qui commençait avec la lumière et s'achevait avec la lumière ». Cette citation du poète et écrivain Ahmet Hâşim, mort en 1933, clôt l'ouvrage collectif que F. Georgeon et F. Hitzel ont consacré au thème « Les Ottomans et le temps ». Un séminaire « État et société à la fin de l'Empire ottoman », tenu en 2003-2004 à l'E.H.E.S.S., a heureusement abouti à cette publication qui a requis la participation de quinze auteurs. Inscrit dans la lignée des travaux de Louis Bazin et de sa recherche sur « Les calendriers turcs anciens et médiévaux », le livre ouvre de riches perspectives de recherches. Les points de vue des différents contributeurs s'articulent et se complètent pour structurer une vision à la fois pragmatique et abstraite de cette notion du temps et prendre en compte la dimension spirituelle et religieuse omniprésente dans cet empire.

L'ouvrage est composé de quatre parties qui donnent une idée de l'ampleur du sujet : « Prendre la mesure du temps », « Temps et temporalités », « Temps modernes, version ottomane » et « Le temps de l'Empire sous la République turque ». L'attention du lecteur non ottomanisant est attirée par plusieurs thèmes : le rôle joué par la maison d'imprimerie Müteferrika tel qu'il apparaît tout au long de l'ouvrage semble démesuré, mais il est vrai qu'imprimer – passer de l'écriture arabe, un acte sacré, à l'imprimerie – est un seuil important à franchir et qui frappe les esprits. Autre thème récurrent : l'engouement des monarques, par ailleurs passionnés d'art militaire et de machines de guerre, pour les instruments de précision. Ces princes emploient des hommes d'imagination pour mettre au point les instruments, parfois utilisés de manière déraisonnable et la mesure du temps devient l'affaire de plusieurs corps de métiers qui lui consacrent leur activité. On peut s'étonner de la diversité des objets qui servent à évaluer le temps tel qu'il est perçu dans les différentes strates de la population et le large éventail de leurs utilisateurs. En revanche, malgré le goût des princes pour les belles et grandes horloges, on voit dans l'ouvrage que le passage à l'installation d'horloges publiques restera longtemps inutile, l'appel à la prière suffisant à rythmer publiquement la journée.

Les auteurs abordent ainsi différents aspects de la notion de temps dans l'Empire ottoman pendant les six siècles de son existence et donnent une idée de l'étendue de cet empire et de la diversité de sa population, du poids de la religion et de la prise en compte des croyances héritées comme de l'attrait pour ce qui vient d'Occident.

Pour le non spécialiste, la longue synthèse présentée par Johann Strauss dans « *Kurûn-i vusta* : "La découverte du Moyen Âge par les Ottomans » (p. 205-240) est précieuse. L'auteur esquisse un large panorama de la manière dont le temps était découpé en grandes périodes par les historiographes ottomans. Il retrouve l'histoire du monde ancien tel qu'il se reflète dans la tradition coranique ou biblique et de l'espace qu'y occupe le monde musulman. Il voit que la découverte des Croisades – et l'énoncé de l'événement avec les mots qui s'y rapportent et qui ont été forgés : *kruvasad* et *ahl-i salīb* – vient combler ce que l'on considère alors comme une « lacune » – vis-à-vis du monde occidental. Il pose que « c'est l'intérêt général des Turcs ottomans pour l'Occident qui est à l'origine de leur familiarisation avec le Moyen Âge » depuis Ḫayrullāh Efendi qui en introduit le concept dans la seconde moitié du xixe siècle. Il mentionne les histoires universelles familières aux Ottomans – mais qui sont démodées et supplantées par les « histoires générales ». Puis, se référant aux écrits en langue arabe d'Ibn Khaldoun, né à Tunis et mort au tout début du xve siècle et à Kātib Çelebi, qui vit dans l'Empire ottoman au xviie siècle, il distingue plusieurs périodes : premiers siècles, de la création du prophète Adam jusqu'au ve siècle après la naissance de Jésus-Christ, puis les siècles moyens jusqu'au xve siècle, enfin les derniers qui vont du xve au xixe siècle où il vit. Cette nouvelle division du temps devait être entérinée par l'Académie ottomane fondée en 1851 qui proposa toutefois une autre division en quatre « périodes » (p. 218) : 1. du début de la création jusqu'au prophète Moïse, 2. de Moïse au prophète Muḥammad, 3. de l'hégire à l'avènement des Ottomans, 4. des Ottomans jusqu'à « nos jours ». Le souhait de construire une périodisation fait florès, et par la suite – en 1863 – Ahmed Vefik se réfère encore à l'hégire et veut ignorer le Moyen Âge. Il reconnaît les « temps anciens » jusqu'à l'hégire, suivis des « temps modernes » et, en parallèle avec le développement d'un être humain : jeunesse, croissance, équilibre, déclin, tout cela avant la période ottomane et les temps modernes au ixe/xve siècle. Les dates qu'il retient comme essentielles : l'invention

BCAI 29 (2014) Georgeon François et Hitzel Frédéric (éd.): Les Ottomans et le temps., recensé par Jacqueline Sublet
© IFAO 2024 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de l'imprimerie par Müteferrika – déjà magnifiée par Ḫayrullāh Efendi – c'est l'imprimeur Müteferrika qui en 1733 imprima les tables chronologiques de Kātib Çelebi, la prise de Constantinople, la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb. Là aussi, une hiérarchie, qui reflète, comme le met en valeur J. Strauss, l'influence d'Ibn Khaldoun et de Kātib Çelebi (p. 217). Puis ce sont les siècles comptés à partir de l'hégire, qui sont considérés comme des unités de temps. Il faut remarquer que des historiens arabes de la période mamelouke précédant l'époque ottomane, notamment al-Ḏahabī, al-Ṣafadī ou Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī, avaient commencé à classer les biographies par siècle. Le siècle était donc déjà apparu dès cette époque comme une unité digne d'intérêt. L'importance accordée à l'imprimerie est aussi mise en valeur par Özgür Türesay, auteur de « Le temps des almanachs ottomans : usage des calendriers et temps de l'histoire (1873-1914) » (p. 129-157), une contribution qui concerne surtout la période à partir de laquelle les imprimeries ottomanes publient journaux, périodiques et revues. Il voit dans le succès des publications d'almanachs une manière d'échapper à la censure et de diffuser largement un esprit d'encyclopédisme dont raffolent les élites ottomanes. L'exemple de la diversité des calendriers illustre bien ce désir de placer l'Empire ottoman au carrefour des différents courants de pensée, avec une ouverture sur le monde financier et aussi la possibilité de donner la prééminence au calendrier islamique comme de faire état d'une « architecture temporelle hybride » qui témoigna de la richesse des influences et de la capacité de réception de ces grands courants de la pensée engendrés, entre autres, par la confrontation avec l'Occident.

Les facteurs naturels liés à la géographie, au climat, aux rythmes de la vie ainsi que l'importance accordée à la vitesse de la transmission, occupent une large place dans « L'homme d'État ottoman, maître du temps : la crise de 1566 » (p. 77-98). Nicolas Vatin traite de l'usage politique du temps à court terme en partant de la crise que les Ottomans eurent à gérer à la mort de Soliman le Magnifique dont ils devaient assurer la succession sans laisser le temps et le pouvoir leur échapper. L'événement essentiel que constitue alors la mort du sultan est un thème dont il a largement développé l'importance, avec Gilles Veinstein, dans *Le Sérail ébranlé. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans, XIVe-XIXe siècle*.

Toujours dans la veine du temps lié à la période de règne des sultans, Nikos Sigalas propose « Des histoires de sultans à l'histoire de l'État (XVIe-XVIIIe siècles) ». Il mène ainsi une enquête sur le temps du pouvoir ottoman (p. 99-127) et il analyse la notion d'histoire (*tārīḫ*) et celle de *devlet* (*dawla* en arabe) qu'il définit comme l'histoire d'un sultan particulier, en regard des *tevârîh* qui regrouperaient l'histoire de plusieurs sultans, une notion qui se rapprocherait de la définition occidentale qui recouvre la notion d'État. Il dit ainsi (p. 113) que la notion du « temps qui passe » est une chose « sans précédent pour les chroniques d'avant le XVIIIe siècle », ou encore que l'expression « notre temps » est nouvelle et implique la notion de communauté à laquelle appartient le temps qui n'était auparavant que celui d'un sultan, tel « le temps du sultan Selim », ou « du sultan Murad ». Nous ajouterons à ce propos que les sources arabes – ouvrages biographiques et chroniques – écrites au cours de la période pré-ottomane font, dans leur titre comme dans leur contenu, largement référence au temps, le fragmentent, on l'a dit plus haut, par siècle, ou encore par décennie comme l'a fait notamment l'historien syrien al-Ḏahabī dans la première moitié du XVe siècle. Les historiens qui vivaient à l'époque mamelouke recensaient ainsi l'espace du *dār al-islām* – les terres régies par la loi de l'islam – une façon de retracer les voies de la transmission du savoir depuis les origines, mais surtout, face à une oligarchie étrangère au pouvoir, de recenser l'étendue de leur empire et d'affirmer son existence et son unité.

Le temps est différemment appréhendé tel qu'il est perçu dans deux villes de l'Empire – Smyrne et Bitola, jadis Monastir – qui abritent des populations diverses. Là, le rythme varie au gré de la configuration même de ces villes, en fonction des métiers exercés dans les différentes couches de la population – mais bien sûr aussi des religions qui y sont pratiquées avec leurs fêtes et les rites propres à chaque communauté – par Bernard Lory et Hervé Georgelin dans « Les temps entrelacés de deux villes pluricommunautaires : Smyrne et Monastir » (p. 173-201). Cependant, au large des côtes, le territoire de l'île de Chypre est le champ « provincial » à la fois imité et ouvert sur le monde dans lequel Marc Aymes explore le temps, où il relève l'importance du rythme des correspondances consulaires qui relient l'île à sa lointaine et proche à la fois administration, avec les inévitables et importants « retards » qui ponctuent et dérangent le déroulement du temps, ainsi qu'on le découvre avec curiosité dans « À l'heure de la province : querelles de clocher et rythmiques d'empire » (p. 159-171). Abordant les temps modernes dans « Temps de la réforme, réforme du temps. Les avatars de l'heure et du calendrier à la fin de l'empire ottoman » (p. 241-279), François Georgeon voit le passage d'une obéissance au temps à une discipline du temps et dans la réforme des *Tanzimat* (1839-1876) un processus de centralisation du pouvoir. Ce mouvement se met en marche, alors que le monde rural est encore étroitement lié à celui de la grande ville de Constantinople, alors que

BCAI 29 (2014) Georgeon François et Hitzel Frédéric (éd.): Les Ottomans et le temps., recensé par Jacqueline Sublet
© IFAO 2024 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

différents calendriers coexistent, que les montres ne marquent pas toutes la même heure, que les horaires des employés de bureau restent flous, que les fêtes des différentes communautés désorganisent la vie publique, enfin que la mise en place du télégraphe avec sa rapidité bouscule la notion que l'on avait de l'espace et des distances, autant de domaines qui seront réformés par les hommes d'État eux-mêmes.

C'est une toute autre perception du temps que Jérôme Cler propose dans « Temps vécu et temps musical en milieu *yörük* de Turquie méridionale » (p. 343-369). En sa qualité de musicologue, il a interrogé les descendants de ceux qui effectuaient de grandes transhumances dans les villages de montagne du Taurus occidental, dans cet univers où le temps est lié aux nombres – telle l'importance des 40 et des 39 – ou encore du chiffre 9, et surtout de la superposition des calendriers. La quête du matériel onomastique est riche : par le fait, notamment, que les généalogies ne remontent pas au-delà de la troisième génération et que les noms de lieux changent suivant les périodes. Le phénomène se reflète dans le répertoire musical, et aussi du fait que les différentes générations des descendants de ces anciens nomades ont une manière singulière de se désigner eux-mêmes en référence aux événements dont ils ont été témoins ou à l'état du monde tel qu'ils l'ont connu. Continuité brisée par ces changements de noms, le temps se déroule d'une manière délibérément irrégulière, les événements joyeux étant comme improvisés à des dates non fixes. Le profond désarroi qui saisit en revanche les générations des grands-parents témoins de la dispersion du temps et devant « le morcellement inquiétant des structures sociales et familiales » rejaillit sur leur conception d'un temps qui n'est finalement « ni institutionnalisé ni joyeusement irrégulier ».

Dans « Le temps de l'école, le temps à l'école » (p. 327-317), Gülsün Güvenli fait d'entrée de jeu la distinction entre le rythme des jours et des heures dans le système éducatif et celui impulsé par le rituel religieux. Elle note l'introduction d'une nouvelle conception du temps au XIXe siècle par le biais des systèmes d'enseignement, certains établissements prenant en compte la coexistence de différentes religions. Cet enseignement est aussi prodigué dans les écoles militaires, avec ce rythme de temps nouveau. Avner Wishnitzer, auteur de « With the Precision of a Watch? Time Organization in the Ottoman Army, 1826-1918 » (p. 281-315), aborde la question du temps dans les corps d'armées. Il est intéressant de voir de quelle façon le rythme des prières structure toujours les jours et les nuits, tandis que l'on impose aux soldats différentes manières de se repérer dans le temps, une discipline qui gouverne aussi bien les heures, ou plutôt les minutes, à consacrer au sommeil que le temps nécessaire pour parcourir une distance définie. L'auteur observe aussi de quelle façon les armées ottomanes modernes qui sont en possession d'armes légères – et qui diffèrent des corps de janissaires jadis victorieux sur les champs de bataille contre l'Occident – ont été astreintes, pour affronter des armées européennes qui ont leur propre tactique, de se donner une discipline adaptée, où la maîtrise du temps joue son rôle. Il s'agit en effet de coordonner l'action de combattants, une discipline pour les soldats, mais aussi pour les chefs militaires qui se confirment ainsi dans leur rôle de meneurs d'hommes.

« Prendre la mesure du temps » constitue l'intitulé de la première partie de l'ouvrage : le lecteur y découvre la fascination des Ottomans pour les clepsydres, horloges, tours d'horloges et autres instruments d'astrologie qui sont présentés dans leur diversité. On y retrouve la description et les fonctions des instruments inventés par les hommes pour non seulement mesurer le temps, mais pour régir la vie quotidienne en référence aux étoiles, aux saisons, à la religion. Dans « De la clepsydre à l'horloge. L'art de mesurer le temps dans l'Empire ottoman » (p. 13-37), Frédéric Hitzel dit à la fois le goût esthétique, du bel objet fabriqué sous les directives d'ouvriers horlogers venus de Suisse, une collaboration encouragée par les ambassadeurs occidentaux. Il note la réticence des autorités religieuses qui souhaitent conserver la référence aux journées rythmées par les prières et s'opposent à ce que les horloges sonnent. Enfin, il faut passer outre le titre sévère de la contribution de Klaus Kreiser, « Les tours d'horloge ottomanes : inventaire préliminaire et remarques générales » (p. 61-74) pour en apprécier la qualité de l'analyse. On y trouve en effet, en sus de la liste de cent tours d'horloges avec le nom de leur donateur et leur date de construction, les éléments pour une histoire de ces horloges publiques, tout d'abord considérées comme de bons substituts aux cadrans solaires et aux astrolabes utiles aux muezzins qui appellent à la prière, horloges qui furent diversement accueillies dans les différentes provinces de l'Empire.

Gülçin Tunah Koç a eu accès à des documents qui relatent l'activité quotidienne d'un astrologue jusqu'au milieu du XIXe siècle dans « An Ottoman Astrologer at Work : Sadullah el-Ankarâvi and the Everyday Practice of İlm-i nücûm » (p. 39-59). Être astrologue à la cour, c'est avoir un poste officiel, fonction que l'on peut cumuler avec une autre plus traditionnelle, élaborer le calendrier personnel du sultan en place, mais aussi consulter les astres sur le montant de son propre salaire. L'auteure décrit avec acuité et une profusion de références ceux qui entretiennent

BCAI 29 (2014) Georgeon François et Hitzel Frédéric (éd.): Les Ottomans et le temps., recensé par Jacqueline Sublet
© IFAO 2024 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

ainsi des relations privilégiées à la fois avec le pouvoir et avec le ciel au moyen de la divination et de l'analyse des rêves. Importance des horloges dans les rêves et dans les souvenirs d'enfance encore dans le texte de Timour Muhidine qui évoque, dans « À la recherche du temps ottoman. Nostalgie et modernité chez quelques écrivains turcs du milieu du xxe siècle » (p. 331-342), la mélancolie du temps qui passe et le regret de l'époque magnifique de l'Empire. Il nous fait connaître une littérature saisie de cette impression, des ouvrages de prose et de poésie dont les titres, depuis le roman prosaïquement intitulé *Le coucou* jusqu'à l'ouvrage quasi-borgésien *L'Institut de remise à l'heure des montres et des pendules*, annoncent des textes lourds de mystère.

Par la diversité et l'unité des sujets abordés, ce livre collectif ouvre sur les différents aspects du pouvoir et de la vie quotidienne dans différentes couches de la société, comme sur les courants de pensée à l'époque ottomane. Si l'État, ouvert sur l'Occident, adopte avec curiosité une nouvelle façon d'évaluer et de mesurer le temps, la tradition populaire comme les théoriciens du temps, les romanciers et les poètes ancrent l'État ottoman dans une continuité historique.

Jacqueline Sublet
CNRS - Paris

BCAI 29 (2014) Georgeon François et Hitzel Frédéric (éd.): Les Ottomans et le temps., recensé par Jacqueline Sublet
© IFAO 2024 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net